



PROUESSES des interprètes internationaux



PAR DANIEL GARRIC

Une race nouvelle de gymnastes de la linguistique.

— LES interprètes sont à leur poste? Je déclare ouverte la onzième session de l'Organisation Mondiale de la Santé.

Le président de l'assemblée est un Français, M. Parisot. Dans la grande salle du Palais des Nations, à Genève, assis comme des étudiants dans un amphithéâtre, des Arabes en djellaba et tarbouche, des Japonais pieds nus en kimono, des Russes, des Américains, des Panaméennes aux larges chapeaux roses à fleurs vertes, et des dizaines de délégués qui préfèrent entendre le discours en anglais ou en espagnol, prennent dans la case, devant eux, les écouteurs qu'ils savent y trouver et les fixent sur leurs oreilles.

Un instant, ils regardent vers les sept hublots, à gauche, cherchant à percer l'anonymat de la voix qui, pendant trois quarts d'heure, sera

pour eux celle de M. Parisot.

Dans sa cabine, haute et large de deux mètres, Eric Simha, écouteurs en place, ajuste le miroir-réfecteur qui lui permet de bien voir l'orateur, met en route le système à air conditionné, branche son micro et commence : des mots, des idées lui arrivent en français qu'il retransmet immédiatement en anglais.

Le discours est une longue énumération de titres, de nominations, de mutations. Eric Simha se verse un verre d'eau, boit rapidement entre deux phrases. Ses yeux regardent l'infini. Il prend une cigarette. Au moment de l'allumer, son geste demeure suspendu. Puis, sa main balaie l'air et vient frapper plusieurs fois la table.

Dans la salle, l'attention grandit. M. Parisot parle maintenant du danger des radiations atomiques. Sa voix s'est haussée, son ton s'est fait

passionné. Il ponctue chaque affirmation d'un ample mouvement de la main.

Eric Simha a immédiatement suivi l'orateur. La cigarette est restée accrochée à ses lèvres. Quand les applaudissements éclatent, il sait qu'il a réussi à faire passer en anglais non seulement des mots et des idées, mais M. Parisot lui-même.

Il existe aujourd'hui 1 136 organisations internationales allant des Nations-Unies à la fédération des joueurs d'échecs, qui, toutes, tiennent au moins une réunion annuelle, pouvant durer une demi-journée ou six mois. Cinq, dix, cinquante nations sont souvent représentées au sein de ces véritables tours de Babel, dont la réunion ne permettrait que des contacts très limités entre délégués sans l'existence de cette race nouvelle de gymnastes de la linguistique que sont les interprètes de conférences. Ils étaient douze en 1945. Ils sont aujourd'hui 350.



Voilà quelques années, Claude Noël, une excellente traductrice littéraire, refusa une importante somme d'argent pour remplacer une interprète.

— Accepter eût été malhonnête de ma part, m'a-t-elle dit. Si connaître à fond deux ou trois langues est nécessaire pour interpréter, c'est aussi très insuffisant.

Plusieurs écoles spéciales d'interprètes ont été créées ces dernières années, dont deux à Paris et une à

Genève. Outre les langues (deux au moins sont obligatoires), on y enseigne le droit, l'histoire, la littérature, les questions sociales concernant chaque pays dont on devra interpréter la langue, et l'on y donne des cours pratiques : utilisation des méthodes les plus modernes d'interprétation instantanée, la prise de notes en interprétations consécutives, emploi des termes techniques.

— Un interprète doit avoir deux cervelles, a dit Nicolas Orlof, sous-chef des interprètes de l'O. N. U., une pour entendre, l'autre pour parler.

Et Jean-François Rozan, un Français qui, à vingt-trois ans, était célèbre aux Nations-Unies, explique :

— J'ai un écran dans la tête. Les mots s'inscrivent à l'intérieur de mes yeux. Même si je suis en retard de quelques secondes sur l'orateur, je peux toujours lire.

Assis devant sa table de travail, dans le silence, entouré de dictionnaires, le traducteur dispose d'un facteur essentiel faisant défaut à l'interprète : le temps, qui lui permet de trouver le mot exact ou de rédiger une note explicative.

— Pour faire de l'interprétation simultanée, il faut posséder une vaste culture générale et des réflexes de coureur cycliste, m'a dit Constantin Andronikof, l'interprète officiel du quai d'Orsay.

Un jour, M. Georges Bidault se lança, au cours d'une conférence des quatre ministres des Affaires étrangères, dans une longue parabole où il était question du « miroir aux chimères ».

— Heureusement, j'ai fait des

études de théologie, dit Andronikof. Au moment où je désespérais de faire saisir à ses auditeurs russes la pensée de M. Bidault, je me souvins que l'image du « miroir aux chimères » se trouve dans l'épître XIII de saint Paul aux Corinthiens, et je pus expliquer ce qu'avait dit le ministre français.

Mais il arrive aussi que l'interprète, devant la multiplicité des sujets qu'il a à traiter, emploie des mots dont il ignore le sens. Chaque conférence technique nécessite une longue préparation. Il faut se familiariser avec des termes rares que l'on apprend par cœur sans avoir eu le temps d'en pénétrer le sens.

— C'était pour moi une impression étrange, raconte l'un d'eux, que de voir, au cours d'une conférence sur l'immunologie, les délégués approuver ou désapprouver des interventions que j'interprétais sans la moindre hésitation. Il y était question de substances ocytociques, d'hormones adrénocorticotropes ou d'antistreptolysines O. Je ne comprenais pas un mot de ce que je disais.

Parfois, au contraire, l'interprète doit traduire en mots des gestes ou des exclamations. Le délégué italien à l'Organisation Mondiale de la Santé, le professeur Cremarossa, est célèbre pour les phrases qu'il n'achève pas. S'exprimant en français, il saisit un livre et dit :

— Ce document, ah! ce document, monsieur le Président...

L'interprète doit ajouter : « ... est d'une portée exceptionnelle », ou, au contraire : « ... ne vaut strictement rien », selon le ton et le geste du professeur Cremarossa.

Soumis à une tension intellectuelle et nerveuse continue, fatigué par des voyages qui souvent le mènent, du samedi au lundi, de Chicago à Sumatra ou de Tokio à Tombouctou où il retrouvera la même cabine, l'interprète a parfois des défaillances.



Un jour, une interprète affirma, pour la plus grande joie de l'assistance, que « l'assemblée devait prendre des mesures en faveur de l'extension des veuves dans le monde ». L'orateur avait demandé que de telles mesures fussent prises « en faveur de la protection des veuves ».

Si un traducteur n'a pas besoin de savoir parler une langue, l'interprète, lui, doit non seulement posséder une élocution parfaite, mais encore être capable de comprendre instantanément toutes les prononciations. Quatre langues seulement sont en général admises dans une conférence internationale : le russe, l'anglais, l'espagnol et le français. Le délégué japonais, syrien ou italien, s'il veut prendre la parole, doit nécessairement le faire dans une de ces quatre langues. Souvent, son accent est incompréhensible, et l'auditeur, dont la langue utilisée est la langue maternelle, préfère écouter l'interprétation dans une autre langue.

L'interprète, lui, n'a pas le choix. Il doit être parfaitement familiarisé avec l'accent du délégué indien ou brésilien parlant anglais, ou du dé-

légué hollandais ou vietnamien parlant français.

De même pour les dictons et les proverbes. Il doit savoir que « porter de l'eau à la mer » se dit en russe « porter un samovar à Toula », en anglais « porter du charbon à Newcastle » et en allemand « porter des hiboux à Athènes ». Un jour, un délégué anglais employa l'expression : « Mieux vaut un oiseau dans mes mains que deux oiseaux sur la branche. » L'interprète français s'empressa de la rendre par l'équivalent : « Un tien vaut mieux que deux tu l'auras. » Il dut capituler quelques secondes plus tard, l'orateur anglais ayant étendu son image : « ... mais l'oiseau sur la branche a un chant plus gai que l'oiseau dans mes mains », ce qui devenait totalement incompréhensible en français.

Une autre fois, l'emploi d'une expression de ce genre provoqua un violent incident. Un délégué soviétique utilisa dans son discours : « Il y a anguille sous roche. » Pour l'interprète français, pas de difficulté, l'image étant à peu près identique dans les deux langues. L'équivalent anglais est quelque peu différent. On dit : « Il y a un nègre sous un tas de bois. » Immédiatement, on vit se lever le chef de la délégation américaine, précisément un Noir, qui avait cru être insulté par l'orateur russe.

La célèbre expression de « vipères lubriques » qui fut, durant la guerre froide, la suprême insulte des Russes à l'égard de Tito, n'a pas été prononcée par un Soviétique. C'est un interprète qui, entendant dans la bouche d'un délégué de

l'U. R. S. S. « reptile immonde » transposa sur-le-champ en « vipère lubrique ».



— Un des grands soucis de l'interprète, m'a dit Pierre Lambert, est d'éviter la monotonie. Souvent, l'auditoire entend, au cours de la même séance, quatre ou cinq orateurs qui ont tous la même voix. Il faut que l'interprète possède des dons d'acteur et d'imitateur suffisants pour faire passer dans une langue étrangère les particularités de l'orateur.

Pierre Lambert est d'ailleurs célèbre pour n'avoir pas hésité, un jour, à reproduire au micro la voix pâteuse et les bredouillements d'un diplomate sud-américain qui s'était présenté en état d'ébriété avancée.

Il y a quelques années, André Vychinski, le représentant soviétique aux Nations-Unies, prononça, au cours d'un débat télévisé, un violent réquisitoire contre l'Occident. L'anglais et la diction étaient parfaits. Ceux des téléspectateurs qui n'étaient pas prévenus furent emplis d'admiration.

— Il est vraiment regrettable, écrit l'un d'eux, que nos hommes d'Etat ne parlent pas le russe comme les Russes parlent l'anglais.

Mais cette émission provoqua surtout des lettres d'indignation, et le sénateur du New-Jersey demanda même le renvoi de George Sherry, l'interprète qui avait prêté sa voix à Vychinski.

— Il est inadmissible, disait-il,

qu'un citoyen américain s'adresse de cette façon à ses compatriotes, embrasse avec une telle fougue les idées d'un adversaire. Cet homme ne peut être qu'un communiste convaincu.

George Sherry ne fut pas renvoyé. Il avait fait son métier.

S'efforçant de mettre au service de l'orateur leur science et leur talent, les interprètes doivent cependant s'effacer constamment devant lui, et quels que soient leurs opinions et leurs sentiments, lui prêter leur propre personnalité.

Au procès de Nuremberg, Eric Simha dut, pendant des semaines, interpréter la défense d'officiers allemands qui avaient dirigé les camps de concentration.

— C'étaient des camps de loisir, disaient-ils. Nos prisonniers étaient bien nourris et s'amusaient beaucoup.

Pas une seule fois le visage d'Eric Simha ne le trahit, pas un seul instant sa voix ne cessa d'être ce qu'elle devait être, fidèle reflet de celle des officiers allemands. Pourtant, dans ces mêmes camps, soixante-douze membres de sa famille avaient été déportés et avaient péri à la suite de tortures ou dans les chambres à gaz.



Ces hommes qui se sont donné pour tâche de faire se comprendre entre eux des gens que tout sépare, ces hommes qui jouent constamment à n'être pas eux-mêmes, qui assistent, sans avoir droit au cha-

pitre, à toutes les rencontres internationales capitales pour l'avenir du monde, un danger les guette. (Le service psychiatrique des Nations-Unies qui vient d'étudier leur cas a fait une grave révélation : les interprètes de conférences sont menacés de schizophrénie, de troubles de la personnalité et de complexes de frustration. On ne joue pas impunément au « Dr Jekyll et Mr Hyde » cinquante fois par an. On n'est pas sans risques « ministre soviétique » des Affaires étrangères à Genève pendant quinze jours, « exportateur de laine à Sydney » le mois suivant, « chirurgien à San Francisco » huit jours plus tard.

Certains interprètes, parmi les meilleurs, ont d'ailleurs réussi à entrer totalement dans la peau du personnage. André Kaminker, capable de répéter un discours de quarante minutes sans avoir pris la moindre note, fit un jour une intervention d'un quart d'heure là où le délégué qu'il interprétait s'était borné à expliquer en cinq minutes les raisons de son vote. Lorsque Kaminker eut fini, le délégué, furieux, s'approcha et dit :

— Mais enfin, qu'est-ce qui vous a pris? Ce n'est pas ce que j'ai dit!

— Non, répondit Kaminker, mais c'est ce que vous auriez dû dire.

Pour lutter contre cet envahissement de leur personnalité et les troubles qui peuvent en résulter, les interprètes ont plusieurs armes. Une des plus efficaces est l'humour. Un jeu en pratique chez les interprètes consiste à introduire dans une conférence des mots n'ayant aucun rapport avec le sujet. récem-

ment, à Mexico, alors qu'il s'agissait de timbres-poste, les délégués entendirent soudain en français :

— Le représentant du Danemark prend la parole, Danemark, avec un D comme dinosaure.

Malgré c'est évidemment hors de leur travail que les interprètes doivent chercher un dérivatif. C'est l'un d'entre eux, l'Argentin Alejandro Rosa, qui lança à New York, en 1950, un jeu de cartes devenu célèbre depuis : la canasta.

Constantin Andronikof vient d'achever un roman. Ce fils de prince russe émigré qui, depuis sept ans, a assisté aux côtés des délégations françaises à toutes les grandes confrontations internationales, au point d'être préféré par M. Molotov à son interprète personnel, est célèbre pour ses traductions en français de Dostoïevsky et des philosophes russes.

Il est aussi président de la seule association professionnelle internationale ne comportant et ne pouvant comporter aucune ramification nationale : l'association internationale des interprètes de confé-

rences, qui groupe 296 interprètes et dont les statuts ont été publiés le 10 février dernier. Parmi les articles importants figure au premier plan le « code d'honneur » : « les membres de l'association sont tenus au secret professionnel total et absolu ».

— Ce secret professionnel, m'a dit Andronikof, aucune loi dans aucun pays ne le reconnaît encore. Il est pour nous d'une importance capitale.

Au cours des conférences ultra-secrètes, comme par exemple les négociations de paix, seuls un ou plusieurs interprètes assistent aux débats. Dans ce cas, en plus de son travail, l'interprète doit assurer celui de secrétaire de la conférence et de procès-verbaliste. Lui seul, en dehors des délégués, est au courant des secrets d'Etat.

— Qu'arriverait-il, dit Andronikof, si l'une des parties intentait un procès à l'autre, et demandait le témoignage de l'interprète? Voilà une question de responsabilité juridique et morale qu'il est nécessaire de régler au plus vite.